

je serai compositeur / j'écrirai une musique / sur le point du jour en Alabama / Et j'y mettrai les plus chouettes chansons / [...] Et j'y mettrai des mains blanches et des mains brunes et jaunes / Et des mains de terre d'argile rouge / [...] En cette aurore de musique quand je / Serai compositeur / Et écrirai sur le point du jour / En Alabama. »

Le combat de Langston Hughes, voix majeure du mouvement afro-américain du siècle dernier, reste inachevé mais il l'a porté, à travers le monde, avec force et courage. Entre espoir et désillusions, son chant vibre encore aujourd'hui de toute la colère et tout l'amour de Harlem.

Michel MÉNACHÉ

Avot YESHURUN : *À présent je n'ai pas*. Traduit de l'hébreu et postfacé par Bee Formentelli (Éditions de l'éclat, 18 €).

Yehiel Alter Perlmutter, né en Ukraine en 1904, émigre en Palestine en 1925 où il exerce les métiers les plus divers : gardien de chameaux et de vignobles, maçon, etc. Sa famille restée en Ukraine sera assassinée en quasi-totalité dans le camp de Belzec. C'est lors de la création de l'État d'Israël, en 1948, qu'il hébraïse son nom pour devenir Avot Yeshurun. De ses premiers poèmes, *Sur la sagesse des chemins*, il se plaît à dire qu'« ils ont poussé dans les arbres ». Son œuvre poétique comporte une dizaine de recueils, écrits en hébreu, mélangés de yiddish, d'arabe, de termes bibliques et d'argot. Bee Formentelli, d'abord helléniste et angliciste, a éprouvé la nécessité d'apprendre aussi l'hébreu et, à l'Institut des Langues et Civilisations Orientales — « par le noyau de nuit de la shoah », au détour mémoriel du théâtre des enfants du ghetto de Varsovie dirigé par Korczak — ... le bengali¹. Et ce, presque naturellement, « comme pour aller à la rencontre » du poète israélien. Après avoir traduit *La Faille syro-africaine* (Actes Sud, 2006), elle publie la traduction de *Trente jours* aux Éditions de l'éclat (2016), puis chez le même éditeur, en 2021, *À présent je n'ai pas*. Cette édition est enrichie de notes précises et d'une postface très éclairante sur l'auteur et le lien posthume qu'elle tisse avec lui, disparu en 1992, et continue d'entretenir avec Hilit, la fille du poète, rencontrée à Tel Aviv.

Le recueil s'ouvre sur une première section, *La maison*, celle qu'habite le poète, « Maison Berditchevski / numéro quatre », évoquée au cours de travaux de restauration. Vidée de ses gravats, éventrée, amputée de ses niches, la voilà virile : « la maison / est restée comme une / ossature, sans / système digestif. // [...] la maison ressemble à / un homme avec / des jambes longues, // blanches en caleçon. / Qui jouirait de l'air / pur de tous / côtés soutenu. » Le chantier en activité est perçu comme une orchestration de bruits divers : « Dialogue / du marteau et de la matière. / Tendue comme une femme / au temps de ses noces. » Ou encore : « Le marteau est une cloche / et la maison un cristal. / La maison tinte, / le marteau joue. » La maison enfin revêtue, chamelle, s'est féminisée : « Petit à petit / la maison s'est habillée / de moellons blancs / comme chemise (de nuit) blanche. // Telle une femme qui tire dessus / pour découvrir une tête, / d'ultimes rondeurs / jusqu'aux limites de la chair. » Le poète file la métaphore avec une insistance feinte, comme pour persuader le lecteur : « Car la maison / c'est une femme. »

Dans *À présent je n'ai pas*, deuxième section, Yeshurun se représente sur le mode de l'indicible comme exclu de tout ce qui n'est pas poésie : « À présent je n'ai pas — n'ai que la

1. Bee Formentelli a joué, lorsqu'elle était enfant, le rôle d'Amal du conte bengali, comme Abrasha, en 1942, le garçon juif de l'orphelinat du ghetto de Varsovie dirigé par Janusz Korczak. « Fil rouge » qui la conduisit à apprendre l'hébreu et le bengali... Ses premières traductions d'Avot Yeshurun ont été publiées par les revues *Poésie* et *Europe*.

poésie. / Pas le mètre, ni le vers, ni les choses. / Pas les choses qui sont dans la poésie / ni la poésie qui est dans les choses. » Il revendique pour lui-même la réponse de Kafka à Max Brod à propos de ce qui le pousse à écrire : « j'écris en attendant ». Cela ne va-t-il pas de soi pour « le poème du travail fait main » ? À vie, « le poème est sans fin. » La nostalgie amoureuse voyage sans frontière, entretenue par la magie des chansons, à la croisée des langues et des continents : « Chansons anciennes, chansons aimées. / *my heart my heart my heart* / mon âme mon amie mon aimée² tu m'as ravi le cœur / Mon oubliée. Ma ressouvenue. Insatiable mon cœur. » — Au présent, le manque !

Lors de son hospitalisation en 1990, Yeshurun consacre trois poèmes au héros biblique trahi par Dalila, *Force de Sanson* : « Lassées de lui, sa force et son énergie... » Sentiment d'abandon au mal qui le ronge : « la maladie est un péché envers le monde ». Sa femme tarde à le rejoindre, le poète crie en russe s'il n'est pas entendu en hébreu... Il jure et blasphème : « Des larmes de cendre tombent sur lui, / couvrent son visage : / Mama, viens ici. » Même teintés d'humour, ces derniers poèmes sont marqués à vif par l'accablement du vieillissement, la douleur du déracinement : « J'ai échangé une patrie / contre une patrie. / L'immobile / contre le mobile. // J'ai échangé une terre natale / contre une terre natale. / [...] C'est-à-dire / une non présente / contre une présente. / Incessante... » Mais s'il perd ses forces physiques, la fièvre créatrice ne le quitte pas : « L'amour je le crée / avec tout ce qui vient. // Avec qui lève / sur moi les yeux / avec qui me regarde au plus profond / je crée. // Avec qui soulève pour moi sa robe / je crée. / Avec qui me montre ses pieds / je crée. »

La dernière section du recueil réunit quelques-uns des derniers poèmes de Yeshurun inspirés par la fin de Jésus, sous le titre *Quelque part là-bas il est* : « On t'a pris, on t'a pendu / par les deux mains / par les deux pieds / par les deux testicules. // À tes reins on a suspendu un pagne triangulaire / pour cacher le sperme acide / et épais, bête comme un bout de fromage, / comme l'organe de l'éjaculation. » Mais c'est d'abord pour crier sa déréliction, gémir sur son propre supplice : « Tu as enfoncé en moi des clous / avec le monde // Lève-toi viens / mon Dieu, mon Dieu. // Les grandes souffrances / sont solitude. » Le poète dont les parents ont disparu dans les crématrices de Belzec remonte aux origines comme s'il espérait une résurrection natale réparatrice : « Ouvre-moi ouvre à ma mère / l'ultime porte / et je serai né. »

Broyé par le souvenir des siens qu'il n'a pu sauver, écartelé par le conflit israélo-palestinien, Avot Yeshurun, baluchon de l'exil sur le dos, « à mille lieues des clivages identitaires », perçoit le monde dans sa beauté extrême comme dans sa laideur. Dans un entretien sur *La Faille syro-africaine*, il l'exprimait avec force : « Il faut écrire sur tout. Tout est beau dans le monde. Ou plutôt, tout est vérité. [...] Il faut tout voir. [...] Au fur et à mesure qu'on mûrit, la force du regard augmente, et le spectre du réel s'élargit. » Jusqu'au bord du gouffre...

Michel MÉNACHÉ

Novella CANTARUTTI : *Ultima Stella*. Poèmes traduits et présentés par Serge Airoldi (Fario, 18 €).

« Ses formes poétiques très brèves vibrent d'une transparence linguistique de premier ordre » disait Pasolini de l'œuvre de son amie Novella Cantarutti. Née dans le Frioul en 1920, elle publie ses premiers poèmes dans *Quaderno romano*, une des revues du poète-cinéma. Professeure de lettres et d'histoire à Udine, elle construit, jusqu'à sa mort en 2009, toute son

2. Eva, l'amante malade morte à Washington.